L'HISTOIRE DU CORAN

La conversation et la transmission dignes de confiance sont la condition « sine qua non » de la pureté d'un enseignement, d'une religion. Si Muhammad — paix sur lui — représente le modèle de la pratique de l'Islam — et des traditions ininterrompues nous lient avec lui — le Coran est le dépositaire des enseignements islamiques. Comme on l'a conservé, en voici l'histoire :

Muhammad — paix sur lui — était un commerçant de la Mecque, réputé pour son honnêteté et sa charité. En 605, quand il avait 35 ans, la Ka'ba, temple cultuel de la ville prit feu et fut détruit. On la reconstruisit, et plus que jamais, ce temple, dédié au Dieu unique, devint un panthéon des idoles et des fétiches. Dès ce moment on voit Muhammad s'intéresser aux questions spirituelles : comme son grand-père avant lui, il commença à faire des retraites pieuses de tout le mois de Ramadân dans la grotte Hirâ' (éthymologiquement : recherche), dans le mont Nour (éthymoloquement : lumière), dans la banlieue proche de la Mecque. Sa femme lui portait des provisions, que Muhammad partageait avec des voyageurs qui passaient par là. Il devait passer son temps en méditation et en prière. Ce fut la cinquième année quand vers la fin du mois il reçut une nuit la visite d'un ange. Selon Ibn Hichâm, ce fut dans le songe, probablement parce que le choc eut été trop grand pour quelqu'un qui ne connaissait rien des choses célestes. L'ange Gabriel lui dit avoir été envoyé par Dieu pour communiquer un message. Gabriel portait un livre, et il dit à Muhammad — paix sur lui — : Lis, et lui de répondre : je ne sais pas lire. Gabriel le serre fort dans les bras, le relâche et demande de lire à nouveau, et reçoit la même réponse. Gabriel le serre dans les bras plus fort encore. Trois fois de suite le même procédé, la même question et la même réponse. Enfin, Gabriel transmet oralement ce message divin :

Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé,

Qui a créé l'homme d'un caillot de sang.

Lis ! Car ton Seigneur, le Très Noble,

C'est Lui qui a enseigné par la plume ;

Il a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas.

(Coran 96/1-5)

Gabriel lui apprend comment faire des ablutions et comment célébrer l'office de prière, puis il s'en fut. Réveillé, Muhammad — paix sur lui — rentre tremblant à la maison. Sa femme le couvre de draps. Après quelque temps, il est en mesure de raconter ce qui s'était passé. Il exprima ses craintes que tout cela était peut-être des choses diaboliques. Sa femme le console : Tu as toujours été charitable et pieux, Dieu ne te mènera sûrement pas dans l'erreur. Elle l'envoie le lendemain chez son cousin à elle, Waraca, un Chrétien. Après avoir tout entendu, il dit : « Si tu as dit la vérité, c'est comme du « Nomos » de Moïse et si je vis encore, je te porterai secours quand ton peuple te persécutera, car tel est le sort de tout réformateur ».

Le bruit court dans la ville et, autant de bouches autant de commentaires. Après le premier choc, il y eut un calme, puis un désir pour le renouvellement de l'expérience, puis quand ce désir n'est pas rempli, il eut un chagrin, un désespoir qui ne fit que grandir. Une tante du Prophète, particulièrement antipathique, le taquinait et lui disait : « Où est ton diable ? ton Seigneur t'a sûrement abandonné ». Lors d'une telle occasion, Muhammad monte sur une colline et veut se suicider de désespoir en se précipitant dans le vide, mais voilà que Gabriel réapparaît pour lui communiquer (Coran sourate 93), que Dieu ne l'a sûrement pas abandonné, au contraire : chaque chose suivante sera meilleure pour Muhammad que la précédente, et qu'il doit annoncer aux autres le bienfait que Dieu lui a fait. L'intervalle était de trois ans. C'était utile, nécessaire même, pour purifier l'âme de Muhammad — paix sur lui —, pour pouvoir recevoir les messages divins ; apparut donc le commandement pour prêcher la religion. En deux ans, on rencontre déjà une cinquantaine de jeunes ralliés à ce monothéisme iconoclaste. En 632, quand Muhammad fit son pèlerinage d'adieu à la Mecque, il s'adressa à une foule de 140.000 fidèles, sans compter ceux qui ne s'étaient pas rendus cette année à la Mecque, mais étaient néanmoins Musulmans, d'autres centaines de milliers, sans aucun doute.

Dans sa biographie de Muhammad, Ibn Is'hâq (éd. Rahat, § 192, p. 128) dit : « Toutes les fois qu'une révélation était faite, Muhammad la récitait d'abord dans une assemblée d'hommes, puis dans une assemblée uniquement de femmes ». Contrairement à ce qui est rapporté de la Thora, le Coran ne fut pas révélé tout à la fois, mais fragmentairement pendant 23 ans.

Toutes les fois qu'un fragment était révélé, le Prophète appelait un de ses scribes et le lui dictait afin de multiplier les copies dans la communauté. Et, après avoir terminé la dictée, il demandait au scribe de lire ce qu'il avait copié, pour que le Prophète puisse cor-

riger s'il y avait une erreur. Il demandait aussi à ses fidèles de l'apprendre par cœur, pour pouvoir le réciter dans les offices de prière quotidiens. Non content de l'écrit et de la mémoire, bien que chacun d'eux remédie aux déficiences de l'autre, le Prophète enjoignit en plus d'étudier le Coran auprès d'un maître attitré et qualifié : auprès de Muhammad lui-même ou auprès de celui qui a étudié chez lui.

La nature fragmentaire de révélation exigeait que le Prophète précisât aussi lors de chaque révélation la place exacte de chaque nouveau passage dans l'ensemble déjà existant. Car on ne codifia pas les révélations mécaniquement dans l'ordre chronologique.

On notait les fragments inachevés sur des menus objets, et quand une sourate toute entière était révélée, on la copiait de façon définitive et les fidèles prenaient des copies à partir du texte préparé par un des scribes officiels. Parfois une seule sourate restait en cours de révélation fragmentaire ; parfois, plusieurs sourates, simultanément et parallèlement. Un de ces scribes nous dit : Nous classifiions les fiches du Coran dans la présence du Prophète et préparions la codification.

Le Prophète prit encore une initiative d'importance pratique, et l'on ne saurait jamais trop admirer le souci de cet « illettré » pour préserver l'intégrité du texte écrit. Au mois sacré des jeûnes, Ramadân, il avait l'habitude à Médine de faire une lecture publique de tout le Coran jusqu'alors révélé. Les fidèles apportaient leurs copies, et les corrigeaient lors de cette collation officielle. Dans le dernier Ramadân, quelques mois avant sa mort, il le fit même par deux fois, à titre de précaution additionnelle — la dernière collation, **arda akhîra** des historiens — et assurait que lors de toutes ces récitations publiques, Gabriel était présent et soufflait si Muhammad oubliait la suite.

La mort du Prophète Muhammad causa quelques remous politiques et quelques défections. Celle au Nejd, dirigée par Musailima, fut particulièrement sanglante, et l'armée loyale perdit, entre autres, un nombre considérable de ceux qui connaissaient bien le Coran. Alarmé, le caliphe entreprit l'édition officielle du Coran. Sous la présidence du principal scribe du Prophète, il nomma une commission et donna l'ordre que rien ne fût enregistré sans qu'il y eût au moins deux témoignages écrits, de la part de ceux qui avaient personnellement assisté aux collations du Prophète. Il fit annoncer dans la capitale, Médine, pour que tous ceux qui possédaient les textes écrits et collationnés les apportent devant la commission.

Lors de la mort du Prophète, il y avait déjà un certain nombre de ceux qui savaient par cœur le Coran entier — on les nomme hâfiz — et parmi eux non seulement Zaid ibn Thâbit, président de la commission de la rédaction, mais aussi une femme, Omm Waraca.

Zaid ibn Thâbit fait le récit suivant : Après avoir codifié tout le Coran à partir des témoignages écrits, je lis le texte du début jusqu'à la fin, et je vis qu'il manquait un passage que je connaissais mais dont je ne trouvais pas l'attestation écrite. Après une longue recherche dans la ville je finis par le trouver. Je revisais le texte encore une fois, et il me semblait manquer encore un passage. En le cherchant dans la ville, je finis par le trouver aussi. Après la troisième lecture, quand je fus satisfait, je remis la copie au caliphe Abou Bakr. Une dizaine d'années plus tard, lors du califat d'Othmân, je préparais quelques copies (sept) à partir du même texte, on fit lecture publique de chacune de ces copies dans la grande mosquée, avant de les envoyer dans les grands centres de l'empire islamique, qui s'étendait déjà de l'Atlantique jusqu'au Pacifique ou presque, depuis l'Andalousie jusqu'en Transoxiane chinoise. Il s'agit d'une période de 15 ans après la mort du Prophète.

La pratique d'étudier auprès des maîtres attitrés continue d'exister jusqu'à nos jours. Moi-même j'ai fait une fois la lecture du Coran entier devant le cheikh al-Qurrâ' Hasan ach-Châ'ir de Médine, et le certificat qu'il me remit est le plus précieux des diplômes que je possède. Là, il dit : « Mon enfant Hamidullah lit devant moi le Coran, et sa lecture fut conforme à ce que j'ai fait devant mon maître, qui m'avait dit avoir appris exactement de la même façon de son maître, et lui de son maître, tous nommés, remontant jusqu'au Prophète, qui de Gabriel, qui de Dieu notre Seigneur. Cette chaîne de narrateurs successifs dit que Dhirr ibn Habîb al-Asadi apprit à la fois chez Othmân, Ali, Ibn Mas'oud, Obayy ibn Ka'b et Zaid ibn Thâbit, tous compagnons du Prophète, et tous enseignant le même texte.

Trois copies de l'époque d'Othmân existent encore. L'une au musée Topkapi d'Istanbul, l'autre à l'India Office Library de Londres, la troisième, incomplète celle-ci, à Tachkent. Les copies complètes ou fragmentaires de tous les siècles existent dans les bibliothèques ; celles du IIe siècle de l'Hégire à la Bibliothèque Nationale de Paris aussi. Pendant trois générations de suite, l'Université de Munich collectionna les photocopies de ces MSS du Coran du monde entier, et les collationna mot par mot. On constata qu'il n'y a aucune différence entre le Coran actuellement en usage et entre ces copies anciennes de toutes provenances. Il y a des millions de hâfiz dans le monde musulman — en Turquie seule il y en a plus de 150.000 y compris un certain nombre de femmes — et leurs mémoires aussi conservent un texte absolument identique.

A part l'original arabe, on possède actuellement la traduction du Coran dans plus de 130 langues, orientales et occidentales. En latin j'ai trouvé 43 traductions, en français 46, en allemand 49, en anglais 92, en russe 11, etc.

Particularité de l'arabe

L'original du Coran est en langue arabe, et date de plus de 14 siècles. Contrairement à ce qui est vrai des autres langues du monde, anciennes ou modernes, l'arabe littéraire n'a changé au cours de ce laps de temps ni en vocabulaire, ni en grammaire, ni en orthographe, ni même en prononciation. Il n'y a absolument aucune différence entre la langue des journaux ou radios arabes et la langue du Coran. Cette stabilité était, pensons-nous, nécessaire pour un Message, un Commandement divin qui est destiné à aller jusqu'à la fin du monde, car pas de nouveau Prophète après Muhammad, pas de nouveau Livre divin après le Coran. En outre, pas de problème pour les traductions.

M. N.